



Quartier de la Modure.

1

LOGEMENTS OUVRIERS

Les bâtiments les plus anciens du village sont construits selon les techniques paysannes, en chaux et pierres de granit - les pierres étaient extraites des carrières alentour comme celle de la rue Peyronnet ou celle de la Roche, chemin de Taillis-Vert, aujourd'hui disparues.

Avec le développement de l'activité industrielle - extraction du plomb dans les mines puis industrie de la soie - le nombre d'ouvrier-e-s augmente et le problème du logement se pose. L'activité ouvrière marque la construction des habitations. Le centre bourg - Rue Vieille, Place de la Bascule, Grande Place et Rue du Faubourg - est occupé par divers commerces, hôtels et cafés.

Ainsi, les prés anciennement situés aux abords de la montée de l'avenue de Colombier, de la Rue de la Modure, du quartier Pré-Martin et Pré-Battoir, ainsi que Rue Peyronnet, rue de Taillis-Vert et montée de Drevard, sont aménagés en petites maisons prêtes à habiter. Ces habitations s'élèvent sur un ou deux étages, et ont une ou deux fenêtres à chacun de ces derniers.

Ces maisons sont construites sur le même modèle : une cuisine en rez-de-chaussée avec un fourneau qui suffisait à chauffer toute l'habitation et à cuisiner. Le pain de seigle, principale denrée alimentaire - dont la farine provenait du meunier, notamment du Moulin du Mas - était préparé par le boulanger à façon, il était possible pour les pirailons de venir cuire certains de leurs repas dans son four. Aux étages supérieurs des maisons se trouvaient les chambres, et sous les combles, le grenier. À l'arrière de la cuisine se trouvaient une cave garde-manger et le stockage du charbon. Puis, en enfilade, un petit jardin avec clapier, poulailler et potager. Certaines maisons avaient une source, sinon il fallait aller à la fontaine - au faubourg, une pompe à bras permettait de puiser l'eau de la rivière du Ternay.

Avant l'arrivée de l'électricité, les logements ouvriers sont éclairés au moyen de bougies de suif ou de lampes à huile dont l'odeur était forte et les fumées dégagées noires - les bougies de cire sont une denrée de luxe. Certaines maisons ont été réhaussées suivant les besoins et l'enrichissement des propriétaires. Les patrons achetaient des immeubles et bâtiments afin de loger leurs ouvriers en échange d'un loyer. Dans cette configuration, les logements sont séparés par étages - comme l'immeuble Corompt-Jamet situé au dessus de l'épicerie de la Grande Place ou l'immeuble Gillier situé rue de la Modure. Les ouvrières venues de la campagne étaient logées du lundi au samedi en dortoirs - usines pensionnats.



Quartier Pré-Battoir.

2

Les logements ouvriers sont souvent partagés par plusieurs générations d'une même famille ou par plusieurs familles - par exemple Josette et Paul Schmelzle, avant de faire construire leur maison dans le lotissement de la Condamine dans les années 70 - louaient une simple chambre dans un immeuble Montée de Drevard. Leur fils, Pierre, vivait avec sa grand-mère et son oncle dans une maison située Avenue de Colombier. À la sortie du travail, les repas étaient partagés dans cet espace de vie commune puis Paul et Josette rejoignaient leur logement-dortoir en traversant l'avenue.

Par ailleurs, les tisseurs et tisseuses à façon travaillaient dans des ateliers installés à domicile. Leur espace privé et leur espace de travail étaient regroupés au sein d'immeubles à l'architecture typique: une grande devanture vitrée, donnant sur la rue, laisse entrer un maximum de lumière dans l'atelier, généralement situé au rez-de-chaussée.

De nombreux métiers à tisser sont installés dans ces ateliers indépendants travaillant à façon. Après la seconde guerre mondiale, on dénombre plus d'une vingtaine d'unités et de foyers équipés de quatre à dix métiers - soit plus de cent métiers répartis sur le village.



Image d'archive, source : Parc Naturel Régional du Pilat.

USINES PENSIONNATS & DORTOIRS

Étant donné le nombre important d'ouvrières venues des campagnes et des fermes alentours, n'habitant pas le village, il était nécessaire pour les fabriques de prévoir des dortoirs afin de loger leurs ouvrières la semaine - du lundi au samedi. Le lundi matin, un car, dépêché par les patrons, effectuait le ramassage des ouvrières rentrées dans leurs familles le dimanche.

Les usines pensionnats sont équipées de cuisines - avec un grand fourneau - permettant aux ouvrières de faire cuire leurs aliments. Dans certaines fabriques, un-e cuisinier-e préparait une soupe collective servie au réfectoire. Les fabriques, dont certaines possédaient ferme et grange, avaient des espaces de stockage pour les denrées alimentaires - telles que les caves dans lesquelles étaient entreposées des dames-jeanne d'huile, de lait et des sacs de farine. Les ouvrières en pension ramenaient des provisions le lundi matin qu'elles pouvaient stocker dans un placard individuel situé dans la cuisine ou près de leur lit au sein du dortoir. Le pain, dont la farine provient du meunier - Moulin du Mas - était préparé par le boulanger à façon. La tourte au pain de seigle pouvait se conserver une semaine et constituait une part importante de l'alimentation des ouvrier·e·s et habitant·e·s du village.

À la suite de la seconde guerre mondiale, avec le développement du transport individuelle et du service de cars, les dortoirs sont de moins en moins utilisés. Contrairement à d'autres établissements de la région, il ne semble pas que des religieuses aient été employées à la surveillance des ouvrières. Cependant, certaines usines - telle que l'usine Perrier - avait un gardien logé au sein de la fabrique. Les employé·e·s ayant le rôle de surveillant des mœurs étaient souvent assignés à la préparation des repas. Les maisons de maître et de contremaîtres étaient d'ailleurs construites en enfilade ou proche des fabriques. Le rythme de vie des ouvrières était marqué par une emprise forte de la religion, encourageant bonne conduite et reconnaissance envers les patrons et l'église. Les ouvrier·e·s se rendaient à la messe matin et soir. L'activité des derniers dortoirs a cessé dans les années 1950.

À l'usine, le travail était effectué sous le regard de la "surveillante générale" - vierge Marie, Sainte-Thérèse - la présence d'autels au sein des dortoirs et des salles des fabriques rappelaient aux ouvrier·e·s leur devoir.